

Une
nouvelle

La Vague

Imaginée par Bertrand Runtz
Dessins : Le Cil Vert

On a les enfances qu'on peut. À défaut de les choisir. La mienne s'est passée en purgatoire, entre enfer et paradis. Cependant, je ne l'aurais échangée pour rien au monde!

L'île de Werek. Cinq kilomètres carrés de landes et de rochers escarpés, de buissons malingres gauchis par les vents. De maisons repliées sur elles-mêmes, écrasées par l'immensité du ciel, une poignée d'hommes et de femmes jetés là, au regard rongé par le sel.

Ultime bout de terre sans cesse menacé d'être englouti. Ou bien avant-poste, selon le côté vers où l'on se tourne.

L'enfer, le purgatoire, le paradis...

La sainte Trinité des gardiens de phare.

L'Enfer en haute mer où tout novice débutait dans la carrière. Son épreuve de l'eau et du feu, afin de lui tremper le caractère. Puis, après quelques années de bons et loyaux services, la mutation sur une île, au Purgatoire. Avant enfin, l'âge venant, d'accéder au Paradis, sur terre ferme.

« Le paradis ? me disait grand-père, ça reste à voir... » Après que Monsieur l'Ingénieur en chef, derrière son bureau de la capitale, a décidé l'automatisation des feux, il avait été le dernier à quitter son poste. Des années plus tard, il conservait encore sur sa table de chevet, en guise de bible, le *Manuel de l'électromécanicien et du gardien phare*.

Lorsque je regagnais l'île, après une semaine d'internat, je me précipitai pour l'embrasser, avant même ma mère et mon père. Aussi ce fut lui, sans surprise, qui s'occupa de moi quand mes parents disparurent en mer... par temps calme. L'enfant tourmenté que j'étais, puis l'adolescent, se demanda souvent si cette perte avait été le drame ou bien la chance de sa vie. Je venais tout juste d'avoir 18 ans quand il me laissa à son tour. Comme s'il avait attendu que je sois



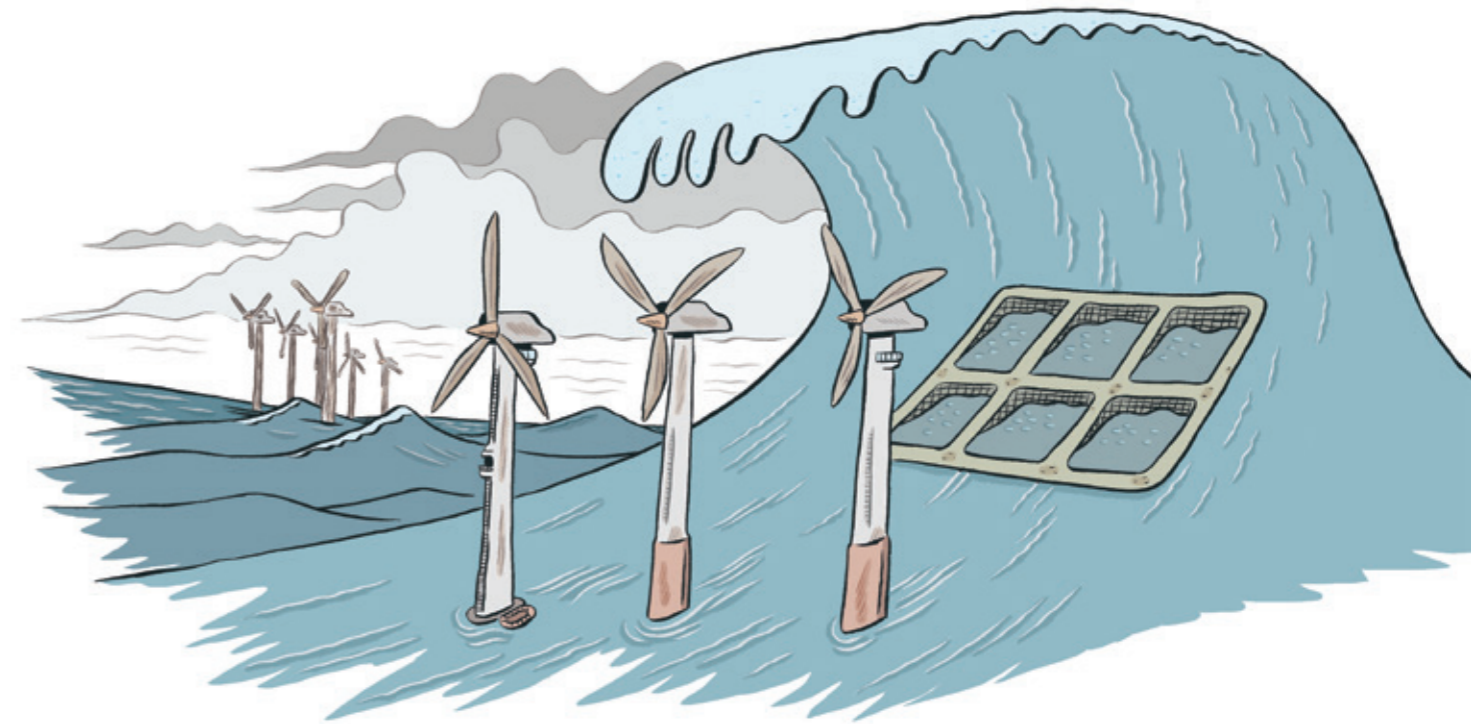
devenu un homme pour boire la tasse. On a retrouvé son corps entre deux rochers à la pointe est. Un dernier verre pour la route.

De ce jour-là, j'ai cessé de me compromettre avec l'humanité. Pour ce qu'elle me donnait à voir, par ailleurs : partout la guerre, la pauvreté, le monde saccagé... Seul grand-père avait véritablement compté.

J'ai trouvé un travail sur le bac qui assure la liaison avec le continent. Je me suis astreint à partager un verre, de loin en loin, au café-épicerie du débarcadère, à me frotter à mes semblables, parfois même au corps d'une naïve touriste qui croyait sincèrement, le temps d'une marée, vouloir se noyer dans les eaux ténébreuses de mes yeux.

Aussi, lorsque j'ai entendu dire que le gouvernement cherchait à recruter et former des gardiens pour leur dernière génération de superéoliennes en haute mer couplées à des fermes aquacoles, je n'ai pas hésité une seconde.

La formation achevée, j'ai rejoint mon poste sur la station Arcturus, à 55 kilomètres des côtes. Ma



collègue la plus proche se trouve à 80 kilomètres au nord, sur Sirius. Éva, une fille qui me ressemble, pour autant que j'ai pu en juger, et dont il m'est arrivé de penser que j'aurais pu tomber amoureux. Dans une autre vie.

Avec mon champ de superéoliennes, j'alimente en énergie plusieurs millions de foyers. J'assume cette responsabilité non sans ironie, compte tenu de mon empathie pour le genre humain...

Je n'ai guère le temps de m'ennuyer, entre l'entretien des éoliennes et celui des bassins à poissons, principalement l'écloserie. Une fois par mois, un bateau m'approvisionne, il repart chargé de saumons arrivés à maturité.

Ce soir-là, j'étais accoudé à la rambarde de mon bloc d'habitation, à mi-hauteur de la tour située au centre du cercle formé par les autres. Au-dessus de moi, les pales tournaient paisiblement, entre deux clignotements des balises. Brusquement, une pluie d'étoiles filantes a traversé le ciel en direction du continent, suivie d'une autre, dans le sens inverse. On se serait cru une nuit d'août. Certaines se sont heurtées. Aussitôt la voûte céleste s'est embrasée. L'horizon lui-même est entré en éruption. C'était irréel. On y voyait comme en plein jour. Puis un formidable grondement m'a frappé de plein fouet. Un souffle brûlant. Je suis tombé à genoux. C'est alors que j'ai vu la mer se retirer, mettant à nu le socle de roche sur lequel est ancrée la station, tandis que dans les bassins

des milliers de saumons se mettaient à frétiler d'affolement.

J'ai éclaté d'un rire dément!

À croire que j'attendais ça depuis longtemps : la fin du monde. La seconde suivante, la honte m'a terrassé! Je me suis dégoûté, à en vomir. Puis la mer est revenue, une vague titanesque s'est dressée. Je ne sais comment, j'ai réussi à me réfugier dans le bloc. L'éolienne a grincé, oscillé, mais elle a tenu bon. J'ai fini par perdre conscience. Quand je suis revenu à moi, je suis sorti en titubant sur la passerelle. J'ai découvert un spectacle de désolation. Mais j'étais toujours en vie. Pourquoi moi?!

Mon cri s'est étranglé dans un sanglot. J'ai fermé les yeux. Le visage d'Éva m'est apparu. Tandis qu'une nouvelle vague, imprévue, se levait dans ma poitrine. L'envie désespérée de croire qu'elle aussi avait pu survivre... Que ce n'était pas la fin! ■

À propos de l'auteur

Bertrand Runtz est né sous la butte Montmartre en 1963. Il a publié six livres dont notamment *Reine d'un jour* (Finitude, 2010) et *L'Effroyable beauté de vivre* (éditions du Jasmin, 2016). Il est également photographe et sculpteur sur papier. Lors de ses expositions, il propose un univers complet autour du livre. <http://bertrandruntz.com>